

**B i b l i o t h è q u e**  
des  
**HISTOIRES**

**La République  
des Lettres**

**par**

**MARC FUMAROLI**

*de l'Académie française*

**nrf**  
**Éditions Gallimard**



*Bibliothèque des histoires*



MARC FUMAROLI

*De l'Académie française*

LA RÉPUBLIQUE  
DES LETTRES

*nrf*

GALLIMARD



*En hommage à Krzysztof Pomian*



## AVANT-PROPOS

Extérieurement j'ai vécu à l'époque où l'expression République des Lettres désigne, plus ou moins ironiquement, le petit échiquier étroitement parisien ou festiva-lier, plus que jamais agité, dont les pièces du jeu annuel sont des centaines de romans, et la récompense des parties gagnées, des dizaines de prix littéraires. Intérieurement, pendant plus d'un demi-siècle, j'ai malgré tout vécu, pri-vément avec quelques amis et, depuis moins longtemps, dans l'actuelle Académie des Inscriptions, au sein d'une République européenne des Lettres d'un tout autre genre et d'une tout autre époque. Tel aura été mon « engage-ment ». Me dégageant de l'actualité présente sans pour autant l'ignorer, j'ai cherché à comprendre l'actualité dis-parue d'une société de savants lettrés solidaires où je me plaisais et qui évoluait étrangement avec une jalouse liberté de mouvement et d'esprit dans des régimes politiques et religieux qui, selon nos critères actuels, passent pour des-potiques. Cette étrangeté ou, si l'on préfère, ce paradoxe continue à me fasciner, bien que peu à peu j'aie mieux compris le secret avantage dont jouissaient, en pleine connaissance de cause, mes amis (et objets d'étude) : celui de savoir vivre sur deux étages du temps, l'un se réfléchis-sant dans l'autre, l'un hors du temps parce que fruit mûr

du temps, l'Antiquité gréco-romaine, et l'autre dans un tout autre temps historique, en voie à son tour de mûrissement, mais cette fois sans le réflecteur des « humanités », et de plus en plus déboussolé depuis que ce miroir lui a été ôté.

Il a bien fallu, grâce à la liberté que m'a laissée le Collège de France, tenter enfin de décrire, pour justifier ces retraites peu au goût du jour chez les érudits des siècles classiques, pour la plupart oubliés et dédaignés, les facettes inconnues de cette société de savants lettrés et de faire le portrait de quelques-uns de ses très modestes et souvent prodigieux princes de l'esprit.

La publication de ce livre était souhaitée depuis longtemps par Pierre Nora, la patience incarnée, qui lui fait l'honneur aujourd'hui de l'accueillir enfin dans sa fameuse collection de la « Bibliothèque des histoires ». Il doit beaucoup à notre ami commun, Krzysztof Pomian, auteur d'avant-garde sur ce sujet, car il m'a permis de lire sa thèse universitaire de débutant sur la République des Lettres qu'il n'a jamais voulu publier. Aussi lui ai-je dédié ce livre. Lequel doit beaucoup au très regretté Bruno Neveu, qui savait mieux que personne le bonheur que donne au chercheur d'avoir choisi pour « arrière-boutique » montaignienne la république littéraire des deux siècles classiques. Dans ce recueil ont été réunis les résumés parus dans l'*Annuaire du Collège de France* de mes conférences sur l'histoire, les mœurs et la fécondité de la République des Lettres d'Ancien Régime. Mais ils n'ont pas été assésés à la suite et en bloc. Ils se trouvent préparés et encadrés par d'autres conférences, par des recherches, des essais publiés dans diverses revues et recueils, complétant ou précisant sur tel ou tel point le panorama que dessinent à grands traits les conférences du Collège. L'ordre qui a été adopté n'est pas chronologique ni narratif. Il relève plutôt du montage ou du collage cubiste, juxtaposant des fragments de genres et de points de vue différents (récits, portraits, analyses sémantiques, lectures de près de textes clés), ajustés pour initier progressivement le lecteur à cette société idéale et

néanmoins réelle, qui transcenda jusqu'à la Révolution française la géographie politique et religieuse de l'Europe tour à tour humaniste, classique, baroque, néoclassique, avec l'Antique pour patrimoine et objet de réflexion ininterrompue.

Cette société d'égaux et d'amis comptait dans ses rangs des prodiges du savoir le plus souvent roturiers ou nobles de robe, plébiscités tacitement par leurs pairs. J'en fais connaître quelques-uns, de différentes époques et nations. Cette République invisible, mais pas du tout clandestine, a eu sa capitale ou ses capitales, et elle en a changé selon les époques. J'en relate les déplacements et je suggère leurs solides motifs.

En filigrane de ce montage, on voit en effet la capitale de la *Respublica litteraria* passer de Florence à Rome, de Rome à Venise, et de Venise à Aix (où résida le plus souvent le grand Peiresc) et à Paris. L'Europe savante s'y trouve en commerce dans la Bibliothèque du roi où Pierre Dupuy, le « pape de Paris », la reçoit. Long privilège, en attendant, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la rivalité entre trois capitales, Amsterdam, Londres et ce grand Paris où Louis XIV tentait de monopoliser les Lettres et les Arts en créant le système parisien des prestigieuses Académies royales, autour de son soleil versaillais : une sorte de République locale des Lettres et des Arts intégrée à l'État royal dans le palais du Louvre où siégeaient ces compagnies.

Beaucoup de citoyens cooptés de la République des Lettres voyagent assidûment, au moins dans leur jeune temps. En arrière-fond de notre montage on découvrira, dûment munis ou précédés de lettres de recommandation, voyageant soit à leur compte, soit sous le couvert de diplomatie, soit sous le prétexte du préceptorat d'un jeune noble accomplissant son Grand Tour, ces grands lettrés sillonnant l'Europe, accueillis en confrères dans les bibliothèques, les archives, les collections d'antiquités gréco-romaines, les jardins et les ménageries d'espèces rares et, de surcroît, dans la conversation des savants du lieu à ne pas manquer. Tous ont pris soin avant leur départ, auprès

de leurs pairs, de demander qui compte sur le chemin qu'ils envisagent d'emprunter et d'obtenir les lettres de recommandation nécessaires.

Un Caylus, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, trop tôt entré dans la carrière des armes, referra lui-même son éducation de futur prince de la République des Arts par un Grand Tour de sa façon qui le conduira en Italie pour le *connoisseurship* en peinture, en Asie Mineure pour les antiquités grecques, et en Hollande et en Angleterre pour les sciences, la philosophie, les collections de tous ordres. Si je n'ai pas beaucoup développé, sauf dans mes portraits de Peiresc, du président de Brosses et du comte de Caylus, cet aspect très ritualisé et studieux de la *peregrinatio academica* propre à la République des Lettres, c'est que j'aurais fait double emploi avec le volume *Recherches sur le voyage savant au XVII<sup>e</sup> siècle* (1984), excellente et exhaustive synthèse publiée par deux experts, Françoise Waquet et Paul Dibon, à laquelle je renvoie<sup>1</sup>. J'aurais également souhaité en savoir et faire savoir bien davantage sur les systèmes de Postes (au sens de courriers, mais aussi de transports en commun) qui permirent, dans les deux derniers siècles de l'Ancien Régime, une rapidité et une sécurité de communication de plus en plus régulières, favorisant en particulier la curiosité voyageuse des citoyens de la République savante. Si la bibliographie en allemand sur le système de courrier hors pair dont la famille d'origine italienne des Thurn und Taxis a pourvu l'empire des Habsbourg est très abondante, elle n'est pas aussi fournie pour le système royal des Postes françaises. C'est encore aux Thurn und Taxis et à leur réseau européen de communication qu'est consacré l'excellent ouvrage récent d'Andrew Pettegree, un Américain cette fois : *The Invention of News : How the World Came to Know About Itself* (New Haven, Yale University Press, 2014), que je recommande aux

1. Paul DIBON et Françoise WAQUET, *Johannes Fredericus Gronovius, pèlerin de la République des lettres. Recherches sur le voyage savant au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1984.

non-germanistes. Si certains de mes lecteurs sont amateurs de microhistoire, ils trouveront une riche matière dans la monographie de Peter N. Miller, *Peiresc's Europe : Learning and Virtue in the Seventeenth Century* (Yale University Press, 2000), dans l'ouvrage de Daniel Roche, *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Fayard, 1988), et dans celui de Laurence W. B. Brockliss, *Calvet's Web : Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteen's Century France* (Oxford University Press, 2002). La description par Daniel Roche des activités du Peiresc nîmois du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-François Séguier, longtemps disciple et fils adoptif du savant véronais, le marquis Scipione Maffei, sur les routes de toute l'Europe, et celle, plus méticuleuse encore — et même jusqu'à proposer des statistiques ! —, du petit Caylus d'Avignon, le médecin Esprit Claude Calvet, par le professeur Brockliss donnent la mesure exacte de l'approfondissement au XVIII<sup>e</sup> siècle, tant en extension qu'en compréhension, jusque dans la classe moyenne provinciale, d'une solidarité encyclopédique des lettrés où l'antiquariat, la numismatique, l'épigraphie, l'archéologie tiennent le plus haut rang, et étayent le progressif « retour à l'Antique » de toute l'Europe qui triomphe dans les années 1750. J'espère du moins, pour ma part, vous avoir mis en appétit.

Marc FUMAROLI



# INTRODUCTION



Dans un livre publié en 1979 à Cambridge, et qui a fait date, *The Printing Press as an Agent of Change*, Elizabeth Eisenstein a voulu montrer que l'invention et l'expansion de l'imprimerie n'avaient pas été jusqu'ici assez reconnues pour ce qu'elles avaient été : une révolution technologique qui a multiplié et hâté les progrès du savoir en même temps qu'elle faisait mûrir l'autonomie intellectuelle de l'individu et accroissait l'aire de sa libre et publique expression. Inspirée par les vues de Marshall McLuhan, mais non par les réserves intimes du célèbre publiciste catholique envers les nouvelles technologies d'après guerre, Elizabeth Eisenstein, sous couleur de célébrer les bienfaits révolutionnaires de l'imprimerie et du livre imprimé, posait les jalons d'une autre apologétique, celle des nouveaux médias alors en train de poindre en Amérique et celle de l'Internet, encore confidentiel dans les années 1980.

Cette apologétique américaine suppose, outre l'accélération incessante du progrès humain, sa scansion par des révolutions technologiques de plus en plus radicales, lesquelles libèrent l'homme toujours davantage des limites que lui a imposées la nature et créent pour son confort et même pour son bonheur une seconde nature artificielle, où ses sens, son intelligence, sa mémoire, son imagination,

mais aussi sa santé physique et ses chances de vie sont prodigieusement augmentés.

Cette utopie euphorique, quasi millénariste, de peuple élu pour une *Manifest Destiny* s'est étendue à la plus grande partie de l'univers, plus ou moins réformé ou aligné sur le modèle du grand marché d'Amérique du Nord. Ni les massacres à grande échelle qui se sont multipliés depuis le XX<sup>e</sup> siècle, ni les crises économiques successives qui nous font vivre dans une angoisse permanente du lendemain, ni même les prévisions apocalyptiques d'épuisement des matières premières, de réchauffement climatique, de pollution à grande échelle de l'atmosphère, n'entament cette foi messianique dans le dieu Progrès qui est un des ciments de la société « multiculturelle » américaine. Il semble aller de soi que le génie scientifique et technologique aura raison des dérives et des accidents que la férocité, la voracité et l'imprudence de la nature humaine ont suscités sur la route, « globalement positive », tracée par le progrès. Le remède est pour ainsi dire programmé dans le mal.

Moins ardemment croyant qu'Elizabeth Eisenstein dans la bienveillance, tant rétrospective que prospective, du dieu Progrès, je reconnais avec elle, et grâce à elle, les avantages incontestables que l'invention de l'imprimerie a valu à l'humanité dans la transmission et l'accumulation de ses savoirs, et donc dans sa capacité à les augmenter aux dépens de la routine et de l'ignorance. Mais je suis étonné qu'elle ait passé sous silence les guerres de Religion, mal nécessaire peut-être, ruse de la raison hégélienne sans doute, mais effroyable bain de sang provoqué en grande partie par la vulgarisation de la lecture de la Bible rendue possible par la presse à imprimer et par la multiplication des sectes attachées à leur interprétation idiosyncrasique de l'Écriture sainte. Lorsque Elizabeth Eisenstein tire elle-même, après avoir célébré les effets heureux de la presse à imprimer, la conclusion que toutes les révolutions ultérieures dans les technologies de la communication auront des effets aussi exclusivement bénéfiques, je suis porté à poser un principe

de doute et de prudence, à l'exemple de Platon redoutant que l'invention de l'écriture ne menace d'atrophie la mémoire vive et le verbe oral : tout progrès a ses dommages collatéraux. L'Amérique elle-même n'aurait pas pris la tête de cette marche au bonheur universel sans l'esclavage des Noirs dans le Sud et sans le génocide des Indiens dans l'Ouest.

L'invention de l'imprimerie a eu des effets secondaires néfastes que les humanistes, qui ont cependant fait grand accueil d'emblée à l'imprimé, n'ont pas tardé à apercevoir. Ils ont fait ce qu'il fallait pour en préserver autant que possible l'intégrité de l'esprit. Bien sûr, ils ont souffert aussi bien de l'instauration par l'Église romaine de l'Inquisition et de l'Index que du sort réservé aux auteurs présumés « hérétiques » par les nouvelles Églises schismatiques. Mais eux-mêmes, sans recourir à la police ni au bûcher, ont pris les mesures de précaution à leur portée pour prévenir les méfaits de la circulation abondante et à bon marché des livres, et empêcher que la quantité ne l'emporte sur la qualité. À l'exemple d'Érasme, ils se sont alliés aux plus prestigieuses maisons d'édition, et, à la suite de l'auteur du *Ciceronianus* et de l'*Encomium Moriae*, ils ont mis en œuvre l'ironie et la critique pour disqualifier les mauvais livres, et la louange pour porter les bons auteurs à leur rang aux dépens des mauvais.

Toute révolution technologique dans les moyens de communication, à commencer par l'écriture, contemporaine des premiers essors historiques de l'administration et du commerce, répond à une demande pratique. L'invention du livre imprimé n'échappe pas à la règle. Cette invention a été portée et amplifiée par l'essor de cités-États et d'États dont la vie urbaine, politique et économique intense demandait des acteurs instruits et ne pouvait plus se contenter ni de l'éloquence orale ni de la correspondance manuscrite. Il n'empêche que ces progrès fonctionnels n'ont pas manqué de faire surgir des dysfonctionnements inconnus, des dangers inédits, des périls imprévus. Lorsqu'il s'agit d'affaires humaines, toute médaille a son

revers, et le doute critique doit être le compagnon le plus attentif de l'admiration même la plus justifiée.

L'invention de l'imprimerie, certes une affaire publicitaire et commerciale de grand avenir, est apparue à point nommé. Une importante partie de la population urbaine des villes ne pouvait exercer son métier sans savoir lire, et il fallait satisfaire cette demande à grande échelle et à meilleur marché que le manuscrit. Cela était irréalisable sans nuire à l'autorité de la chaire ecclésiastique et même à celle de l'autorité politique. Nul n'était à même de prévoir les troubles encore en gestation, ni de remarquer quand ils éclatèrent le lien de cause à effet entre la production imprimée et les mouvements massifs d'opinions religieuses. Et pourtant, un siècle avant Gutenberg, Pétrarque avait inventé le meilleur vaccin contre les dommages collatéraux de la presse à imprimer : il avait fait revivre la *paideia* des Grecs, l'*institutio* des Romains, l'éducation d'une élite de culture et de mœurs qui fût à même de faire contrepoids, comme cela avait été le cas dans l'Antiquité classique, aux passions et aux violences, tant de la foule que de l'homme-foule, le tyran. À ses disciples et à ses lecteurs, que l'on appela plus tard les « humanistes », il fit partager sa puissante nostalgie de l'âge classique de l'Empire gréco-romain et son désir de reconstituer le corps de science et de sagesse qui avait nourri ses grands hommes. Selon le poète, la tragédie de l'Europe chrétienne était l'œuvre des Barbares qui avaient détruit, avec cette littérature, la souche mère de l'esprit critique et d'une élite civilisée. Depuis mille ans, l'Europe chrétienne était pour ainsi dire atrophiee de civilisation, non par la faute du christianisme, comme l'affirmeront plus tard Machiavel et Nietzsche, mais faute pour le laïcat chrétien de ces bibliothèques, de ces académies et de cette *cultura animi* d'avoir formé l'esprit critique et adouci les mœurs des païens. Il y avait en quelque sorte harmonie préétablie entre christianisme et culture antique, et complémentarité entre la vie contemplative du monachisme chrétien et l'*otium litte-*